

## Brèves littéraires

*Brèves*

### Les petites guerrières

Jill Côté

---

Number 67, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4873ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

#### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Côté, J. (2004). Les petites guerrières. *Brèves littéraires*, (67), 50–53.

JILL CÔTÉ

*Les petites guerrières*

*Prix Brèves littéraires - prose  
Troisième mention*

*Le lundi 2 juillet 2003*

Cher Père Noël,

Maman a de longs yeux mauves et des cheveux de feu. Ce matin, je discerne encore ses tremblements, tandis qu'elle est toujours étalée sur le prélat de notre baraque de Cacouna. Derrière sa face, au fin fond de son effroi, je me doute qu'elle songe à s'échapper. À vingt-huit ans, s'envoler dans les brouillards avec ses mousses sous ses ailes abîmées. Dehors, c'est l'été. Les cris d'enfants qui parcourent les venelles résonnent jusque dans nos âmes. Quelque part dans la nuée, elle égare parfois son prénom.

Un bout de femme évachée sur son néant, perdue dans ses brumes. Il faudrait qu'elle se dresse. Qu'elle ramasse son corps éparpillé sur le plancher. Rester debout une fois pour toutes, sans jamais s'affaler aux premières claques. Les demoiselles somnoient dans leurs chambres blanches. Ne tarderont pas à la questionner. À se pointer chiffonnées de sommeil et l'interroger sur le sang qui se perd sur sa mine. Elle

n'a jamais osé nous le souffler. Nous débiter l'exactitude avec ses pleurs partout sur les murs. Elle déguise ses affres pour ne pas égratigner notre enfance ou achever nos rêves éternels d'un grand coup sec.

Inutile d'épuiser son soupir, car dans nos corps candides de fillettes anonymes, de guerrières en couches, nous savons déjà. La véracité du quotidien barbouillée d'âge, depuis notre séjour dans sa bedaine. Notre père est un fripon. Épuise les sous dans les machines à boules et les bouteilles parfumées. Maman se fâche. Lui susurre qu'il est timbré. Et dans les nuits noires, parmi le vent du nord qui gifle les vitrines, il tire ses cheveux rouges et ses longs yeux mauves.

Elle s'appelle Félix Brissou, habite quatorze rue des Mésanges, par-delà le sillon de broussailles. Nous résidons sur le littoral attendant au port de mer où les navires s'enfuient sans cesse.

J'ai dix ans et je sais que tu n'existes pas. Mais si tu existes un peu, même si ce n'est pas encore décembre et que le gazon abonde en notre campagne, j'aimerais te dire qu'il y a des tempêtes chez nous. C'est l'hiver à longueur de temps et il fait froid. J'ai pensé que je pourrais te quémander notre cadeau d'avance, cette année. Un petit rien pas grand-chose, issu de nos convictions de mouflets, si tu le veux bien. Si tu existes, j'aimerais que tu viennes ici. Que tu arrives par la grande porte, la clé est sous le tapis.

Ce que j'aimerais que tu nous donnes, c'est un destin ordinaire avec une mère de catalogue. Je veux dire une Félix Brissou qui ne pleure ni ne saigne. Qui

dormirait dans son grand lit immaculé où aucun gémississement ne courrait la piaule. Ma sœur et moi aimerions que tu te pointes. Ne sors pas tes grandes calèches ni ton habit d'hiver. N'emprunte pas l'attirail ni les dédales. Tu prendras un esquif et accosteras sur notre quai. Viens en petites sandales et chapeau de paille et traîne un couteau pointu dans ton baluchon. Débarque en plein matin, lorsque l'aube percera nos pénombres. Tu pourras te terrer dans les bosquets, derrière le layon obtus. Maman sera affalée au coin du fourneau et semblera dormir dans sa misère. C'est à cause des grands vents. Du vent salé du nord qui secoue et remue notre baraque. C'est l'hiver en plein été.

Ce que nous désirons, c'est que tu tues notre père avec ton poignard effilé. Que tu l'assassines doucement par le bedon sous sa chemise, quelque part à mi-chemin entre son flanc d'homme et son âme. Qu'il n'ait pas mal avec son cœur qui tambourine. Qu'il ne ressasse pas ses longs remords décrépits et vils sur nos peaux moites. Papa est un menteur, un truand en pleurs, un voleur d'amour. Qu'il n'aboutisse plus à la maison par les talus crochis de souffrance. Qu'il ne dépense plus un rond de nos espoirs dispersés, de nos chimères en miettes. Il faudra que tu lui pardonnes, aussi. Pour ses pattes trop longues, pour ses promesses qui ne valent pas cher, pour la vie en soi, pour le sang qui suinte sur Félix Brisson. Que tu le prennes dans tes mains cossues et que tu l'emportes au pays des vents.

Nous le jetterons dans un grand trou avec des fleurs. Une croix de bois comme unique vestige.

Père Noël, j'ai dix ans et je ne crois pas en toi. Mais si tu existes un peu, si jamais tu débarques avec ton cargo sur nos rivages, j'aimerais que tu viennes ici. Notre maison est blanche et jaune et deux fillettes brunes errent aux alentours. Un bout de femme dans sa cuisine vieillit de chicanes. Comme cadeau en plein été, j'aimerais l'exil pour nous toutes. La rébellion des dames, pour des petites guerrières en plein combat, tel un port de mer pour des demoiselles en pleurs.

Si tu surgis par la grand-route, je t'attendrai sous la véranda.

*Jess*